

senti la vérité, j'ai voilé votre honte, et si je n'ai pu épargner à votre fils la douleur de pénétrer le secret de vos crimes, j'ai du moins consenti à oublier la flétrissure qu'ils lui imprimaient. Mais là s'arrête ce que vous avez à attendre de moi. Vous ne pouvez plus rester dans ce pays, en contact continu avec votre fils et moi ; vous ne le voudriez pas, sans doute.

—Non, oh ! non, s'écria le comte. Jamais !

—Partez donc, continua Lalandec, et partez le plus tôt possible, aujourd'hui même, s'il se peut. Nous expliquerons votre départ. Nous l'attribuerons à des causes qui arrêteront le soupçon, sinon l'étonnement. Alors même qu'Edouard aura repris possession des biens qui lui reviennent du chef de sa mère, une fortune considérable vous reste...

Un triste et douloureux sourire contracta les lèvres du comte, et il interrompit Lalandec.

—Je partirai sur-le-champ, dit-il, le reste importe peu.

—Cependant, Edouard désire vous revoir.

—Me revoir ! s'écria le comte qui pâlit à cette pensée et courba le front en frémissant de honte.

—Il vous supplie de ne pas repousser sa prière, repartit Lalandec, et vous pouvez sans crainte vous y rendre. J'ai, pour le sauver du désespoir, excusé à ses yeux tout ce qui, dans votre conduite, le pouvait être. Je lui ai dit, ce qui est la vérité, que j'étais coupable, moi aussi, et que par deux fois, pour trop avoir écouté ma colère et mon ressentiment, je vous avais, par ma dureté, réduit au désespoir. Il a été témoin de vos remords et de votre repentir ; il vous a vu, pour assurer son bonheur, plier votre orgueil à des prières auxquelles, pour vous-même, vous ne seriez jamais descendu, et il s'enge, non pas à vous demander compte du fatal égarement qui, deux fois, vous a conduit au crime, mais à le pleurer avec vous. Il veut surtout que vous emportiez dans votre exil la conviction que ses sentiments pour vous ne cesseront jamais d'être ceux d'un fils qui chérit et respecte la mémoire de son père.

Le comte resta un moment plongé dans de muettes réflexions ; puis, regardant tout à coup Lalandec.

—Ne retournez-vous pas maintenant à Guéméné-Penfas ? lui demanda-t-il avec un calme qui le surprit et le frappa.

—En effet.

—Eh bien ! dites à Edouard que j'irai, mais ce soir, en quittant Erbray, laissez-moi ces quelques heures de répit pour me remettre de l'affreuse secousse que je viens d'éprouver.

Et comme Lalandec, satisfait de cette promesse, faisait un mouvement pour s'éloigner.

—Lalandec, reprit le comte avec une émotion profonde, nous ne nous reverrons plus, sans doute. Ne me quittez pas sans m'avoir dit que vous me pardonnez !

Le lieutenant s'arrêta, et une vive rougeur empourpra son visage ; mais sa générosité naturelle l'emporta bientôt.

—La dernière parole de la mère d'Edouard, à son lit de mort, a été une parole de pardon pour vous, monsieur le comte d'Erbray, dit-il, et désormais je ne l'oublierai plus.

Et il quitta la salle, plus troublé qu'il ne voulait le laisser voir.

Quelques minutes après, il était remonté sur son cheval et reprenait au galop le chemin de Guéméné-Penfas.

C'était Léna qui l'avait averti de l'arrestation de Pharold. S'il doutait parfois du cœur de la jeune femme, le bohémien

avait, dans sa discrétion, une confiance sans bornes, et d'ailleurs, parfaitement méritée. Sans lui révéler le nom de Lalandec, il lui avait appris une partie des motifs qui le ramenaient en France et l'obligeaient à y demeurer caché. Il lui avait même indiqué le chemin de la maison où nous l'avons vu conduire le colonel d'Availles, afin que, s'il survenait en son absence des événements imprévus, elle pût venir immédiatement l'en instruire. Aussi, Léna, en acquérant la certitude de la trahison de Guillaume, avait-elle immédiatement songé à cet inconnu, aux intérêts duquel Pharold s'était sacrifié avec un entier dévouement, et elle était, nous l'avons vu, en hésitation pour Guéméné-Penfas.

Lorsqu'elle y arriva, Lalandec était absent. Il était allé à quelques lieues de là, sur la route de Nantes, à la rencontre de l'ami qui l'avait caché dans sa maison, et qui lui apportait, plutôt qu'il ne les avait espérés, le jugement qui le rétablissait dans tous ses droits et la révocation des ordres de la prévôté de Nantes.

Ce fut d'Availles qui reçut la jeune femme. Comme elle ignorait ce qui s'était passé la nuit même entre Pharold et le colonel, et qu'elle regardait ce dernier comme un des persécuteurs de son mari, elle refusa obstinément de répondre à ses questions, et s'asseyant dans un coin, elle attendit, en pleurant silencieusement, le retour de Lalandec.

Il était sept heures lorsqu'il revint de sa course. En apprenant le danger de Pharold, il partit sur-le-champ pour Montbrun. Mais sa joie d'avoir enfin reconquis la pleine et entière liberté de ses mouvements était si vive, son impatience d'embrasser sa fille si grande, que chemin faisant, il fit un détour pour passer à Trévenec.

Il y avait vu sa sœur, il avait pu enfin serrer sa fille dans ses bras, et tandis que la marquise et Marguerite parlaient pour Guéméné, il avait couru justifier Pharold. Mais ce devoir rempli, il revenait vers les siens avec un empressement qui lui faisait bondir le cœur d'impatience. Il avait hâte de se sentir au milieu d'eux et d'y goûter, sans trouble ni préoccupation, ces joies intimes de la famille dont il avait été si longtemps privé.

A son arrivée dans le jardin, Mme de Trévenec vint seule à sa rencontre.

—Où donc est Marguerite ? demanda-t-il vivement.

—Il ne faut pas le demander, répondit la marquise en souriant. Où serait-elle, sinon auprès d'Edouard ?

—Elle l'aime donc bien ?

—Allez-vous être jaloux de lui, Lalandec ?

—Si je vais l'être ! répliqua-t-il vivement. Mais je le suis de quiconque a part à l'affection de ma fille. Marguerite me doit vingt années de tendresse et d'affection, et c'est une dette dont j'entends être payé, Marie !

—Vous le serez, et avec usure. Mais à qui en est la faute, si cette dette a été contractée ? Pauvre enfant ! elle n'eût pas mieux demandé de vous aimer toujours comme elle va le faire maintenant, et vous vous êtes privé d'une grande consolation dans votre exil.

—Ne me le reprochez pas, Marie, répondit tristement Lalandec. J'ai assez souffert de mon isolement et de la solitude où se consumait mon cœur. Jamais, d'ailleurs, il ne m'a été permis d'en sortir. Pour sauver ma vie, j'avais dû laisser la